FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 27 mars 1854,

SUR LA TOMBE

DE M. ROUX,

L'UN DES PROFESSEURS DE CETTE FACULTÉ,

PAR

M. LE PROFESSEUR MALGAIGNE.

MESSIEURS,

Dans ces coups précipités frappés par la mort, la Faculté de Médecine aussi a été douloureusement éprouvée, et à peine le temps commence-t-il à cicatriser une plaie encore saignante, qu'à un deuil récent vient s'ajouter un deuil nouveau. Combien de funérailles en un si petit nombre d'années! combien de lumières soudainement

éteintes que nous pouvions espérer de voir briller longtemps encore! à combien de maîtres vénérés, à combien de collègues aimés, sommes-nous venus dire ce funèbre et dernier adieu! Aujourd'hui c'est la chirurgie qui pleure un de ses plus nobles représentants, et la mort de M. Roux est une de ces pertes qui seront le plus universellement senties, le plus difficilement réparées.

Je ne veux point, Messieurs, revenir sur toutes les époques de sa longue et mémorable carrière; une voix plus autorisée que la mienne, devançant le jugement de l'histoire, vous a dit déjà quels services il avait rendus à la science et à l'humanité. Qu'il me soit seulement permis de rappeler ses premiers pas, de montrer comment une position si humble à son origine s'est changée peu à peu en une position si haute, afin que sa vie serve à la fois d'encouragement et d'exemple, et qu'à cette jeunesse fidèle, qui aimait à l'entendre et qui l'a accompagné jusqu'à sa dernière demeure, l'illustre mort, de sa tombe entr'ouverte, donne encore une suprême et utile leçon.

Il était né, en 1780, d'un chirurgien qui jouissait d'une honorable réputation dans une petite ville de province, et, malgré le vœu de son père, il s'était senti entraîné vers la chirurgie par une vocation irrésistible. Il avait cru d'abord la satisfaire dans la chirurgie militaire; mais, comprenant bientôt que les camps ne lui donneraient pas l'instruction dont il était avide, il vint la chercher à Paris. Ses ressources n'étaient pas trop brillantes: sa famille lui faisait une pension de 50 francs par mois; mais son ardeur pour le travail, son désir insatiable d'apprendre, les naissantes lueurs d'un talent déjà plein d'espérances, frappèrent l'attention de Bichat; et bientôt admis dans son intimité, associé à ses travaux, quand une mort prématurée vint lui ravir une amitié si précieuse, ce jeune homme, on dirait presque cet enfant, qui n'avait pas encore quitté les bancs de l'école, ne recula pas devant la double tâche de compléter l'anatomie inachevée de son maître, et de continuer un enseignement que Bichat avait fait si célèbre.

Comme si c'eût été trop peu pour cette activité dévorante, à la même époque s'ouvrait un concours où M. Roux s'empressa de s'inscrire, et où il se mesura pour la première fois avec Dupuytren, plus vieux que lui de deux années; concours mémorable et comme il ne s'en voit plus de nos jours, dans lequel une place de chirurgien à l'Hôtel-Dieu, le premier hôpital du monde, était le prix offert à des compétiteurs de vingt-deux et de vingt-quatre ans! Mais aussi quel temps et quels hommes! Bichat venait de mourir à trente ans, après avoir créé une anatomie nouvelle et ouvert à la médecine un horizon immense; et dans une sphère plus élevée encore, la France, sauvée de l'anarchie, ne saluait-elle pas du nom de libérateur son jeune consul de trente ans?

M. Roux fut vaincu dans la lutte, mais non sans avoir tenu longtemps la victoire incertaine, et en laissant à ses juges le regret de n'avoir qu'une place à donner. Aussi, quatre ans plus tard, l'hôpital Beaujon ayant besoin d'un chirurgien, le choix tomba d'abord sur celui qui, du premier coup, s'était posé en digne rival de Dupuytren.

Un nouveau concours, en 1812, pour la chaire de médecine opératoire, le remit en présence de ce redoutable adversaire, et cette fois encore M. Roux ne fut placé qu'au second rang; mais il s'était tellement rapproché du premier, que quand une chaire de pathologie chirurgicale vint à vaquer à la Faculté, en 1820, le concours étant aboli, il y fut porté par l'unanimité des suffrages. Maintenant que dirai-je de plus? Tous les obstacles étaient franchis, toutes les difficultés vaincues : professeur de clinique externe, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de Médecine, membre de l'Académie des sciences, officier de la Légion d'Honneur, tous les titres, tous les honneurs qui peuvent couronner la plus belle carrière chirurgicale, il les a reçus et les a dignement portés.

Et maintenant, Messieurs, que vous savez le point de départ et le point d'arrivée, comment la distance a-t-elle été franchie? Certes M. Roux était une intelligence d'élite; mais l'intelligence est un don

de Dieu, et si elle suffisait, à Dieu seul en reviendrait la louange. Ce qui appartient en entier à l'homme, parce qu'il est libre, c'est l'usage qu'il en sait faire; et nous savons de reste que la plus belle intelligence s'énerve et demeure stérile dans une honteuse inaction, tandis que l'exercice la fortifie et que le travail la féconde. Ajoutez donc au bienfait divin de l'intelligence une volonté ferme et généreuse, une persévérance que rien ne décourage, un travail incessant et opiniâtre, *labor improbus;* c'est ainsi que l'on se rend maître de sa destinée, c'est ainsi que se font les grandes choses et les grands hommes.

Vous avez vu M. Roux mener de front l'enseignement, les publications d'ouvrages, les concours; et quand plus tard il semblait devoir plier sous le poids d'autres occupations, durant un professorat de trente-quatre ans, durant ces services d'hôpitaux poursuivis quarante-huit années, exemple unique dans les fastes de la chirurgie, qui peut dire que son activité se soit démentie? qui l'a jamais vu, hormis quand la maladie était plus forte que sa volonté, apporter quelque ralentissement dans l'accomplissement de ses devoirs? Hélas! c'est cette activité prodigieuse qui l'a perdu. L'âge n'avait pu ni courber cette taille virile ni amortir cette ardeur généreuse; il avait conservé, à soixante et quatorze ans, un air de vivacité et de jeunesse qui faisait illusion à tous ses amis; et quand nous le voyions prendre part à nos travaux avec un regard si souriant, une sérénité si confiante, qui aurait cru que le danger fût si prochain? Il ne se faisait pas moins illusion à lui-même: peut-être, plus sage, il eût usé du droit bien légitime de jouir enfin d'un repos honorable; mais le repos ne convenait pas à sa nature, et il ne voulait pas s'avouer qu'il en eût besoin. Les rares moments que lui laissaient ses fonctions et sa clientèle étaient employés à coordonner les nombreux matériaux, fruit de sa longue expérience. Il avait formé le plan d'un grand ouvrage qui devait être son monument; la rédaction en était même déjà assez avancée, lorsqu'il se sentit inopinément frappé. Alors enfin le voile se déchira; ses col-

lègues, ses amis, comprirent que le temps était passé pour lui des grands travaux et des longues espérances : ils lui défendirent ces dangereuses occupations. Mais il ne put même supporter ce repos nécessaire ; après quelques jours, il reprit la plume pour corriger ses épreuves, et la mort le surprit, en quelque sorte, les armes à la main.

Ce sera là, Messieurs, pour la postérité attentive, l'un des beaux côtés de la vie de M. Roux ; c'est ainsi qu'il a agrandi le domaine de la science et élevé l'édifice de sa propre gloire. Mais ses travaux, son enseignement, sa pratique, étaient marqués d'un autre caractère que je dois rappeler ici, à l'immortel honneur de sa mémoire : c'était un esprit de droiture, de sincérité, d'honnêteté, qu'il avait poussé à ce point de s'en faire, si j'osais parler ainsi, une vertu spéciale. L'antiquité a loué Hippocrate pour s'être accusé d'une erreur, A. Paré et J.-L. Petit se sont honorés par des confessions du même genre ; mais personne peut-être n'a porté aussi loin que M. Roux la loyauté dans l'aveu de ses revers. Convaincu à bon droit que le récit d'une faute apporte un enseignement salutaire, jamais il ne chercha à dérober les siennes ; il les étalait en quelque sorte avec le même empressement que d'autres eussent mis à les cacher. Il regardait la chirurgie comme un sacerdoce, et le mensonge, ou même seulement la dissimulation, prenait à ses yeux les proportions d'un sacrilége. Noble et fière politique, et qui avait sa récompense ; car nulle parole n'inspirait plus de confiance que la sienne, et en toutes choses son témoignage faisait foi.

Si maintenant nous passons du savant à l'homme privé, combien toutes ces belles qualités de l'esprit étaient rehaussées encore par les qualités du cœur ! Bon et compatissant pour ses malades, affable avec ses élèves, affectueux pour ses confrères, prompt à reconnaître les jeunes talents et à leur prêter son appui, son mérite incontesté put lui créer des rivaux, ses succès exciter l'envie : son caractère ne lui avait fait que des amis. Quelquefois il aimait à rappeler les obstacles qu'il avait surmontés, les chagrins qui prennent

une part inévitable des plus belles vies ; ce qu'il regrettait par-dessus toutes choses, c'était de n'avoir pas toujours rencontré des affections égales à ses affections. Dès à présent et dans l'avenir, Messieurs, le nom de M. Roux restera comme celui d'une des plus belles et des plus pures illustrations de la chirurgie française, et c'est ainsi déjà que le monde entier l'avait connu : mais pour nous, qui l'avons approché de plus près, qui l'avons aimé et respecté, nous lui devons, au bord de sa tombe, ce témoignage dont il eût été plus flatté que de tout autre, qu'il fut en même temps un homme de cœur et un homme de bien.

Paris. — RIGNOUX, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue Monsieur-le-Prince, 31.